

a une âpre volupté à laisser sa pensée s'attarder dans ces contrastes que chaque jour nous apporte à profusion et qui ne nous font que mieux entrevoir, sur le fond banal de l'existence, la lumière et l'ombre, la joie et la douleur, l'espérance et le découragement, tout cet amas de bonheur ou de souffrance dont la vie est pleine.

UN MONDAIN.

MGR DE CHARTRES ET M. MERCIER.

La lettre de l'évêque de Chartres à M. Mercier prouve chez les Français de France, même les plus distingués, une ignorance profonde des conditions dans lesquelles la province de Québec se trouve placée dans le Dominion. On a l'air de croire là-bas que les Canadiens-Français sont une poignée de héros combattant, sur cette terre d'Amérique, pour la cause sacrée de l'Eglise et de la France. Certaines gens s'imaginent, de plus, que les chefs français et catholiques sont bien rares parmi nous et que M. Mercier est le plus grand de tous.

Il n'est pas mal de rappeler à la France que les Canadiens-Français et les catholiques distingués sont nombreux au Canada ; qu'ils ne combattent pas tous du même côté, mais qu'au contraire, unis sur les questions de religion et de race, ils sont fortement divisés sur le terrain politique.

Mgr. Lagrange ignore aussi que la lutte faite à M. Mercier n'a pas été menée par les Anglais et par les protestants, mais bien par des Canadiens-Français et des catholiques, — tout aussi français et catholiques que M. Mercier et ses amis.

Que l'évêque de Chartres sympathise avec M. Mercier, personnellement et politiquement, c'est son affaire, c'est son droit, et il trouvera même beaucoup d'autres personnes qui partageront ses sentiments au Canada. Mais quand Sa Grandeur vient proclamer M. Mercier martyr de la foi catholique et de la cause française en Amérique, elle commet une injustice sans nom à l'égard des adversaires de M. Mercier, qui sont, par là même, décrétés ennemis de l'Eglise et de la France.

Cette imputation a soulevé une véhémence protestation de la part de M. Chapais. Je crois devoir en reproduire des extraits, un peu plus loin, non pas pour attaquer M. Mercier, mais en justice pour les centaines de mille catholiques qui ont combattu l'ex-premier ministre, par leur travail et par leur vote, et qui n'entendent pas se faire mal juger par un homme aussi éminent que l'auteur de la *Vie de Mgr. Dupanloup*. Mgr. Lagrange s'est fourvoyé étrangement et avec une imprudence que sa position aurait dû prévenir.

(Du *Courrier du Canada*.)

Aux yeux de Mgr de Chartres, M. Mercier a souffert pour l'Eglise et la France ! !

Hélas ! monseigneur, quelle poignante douleur pour des catholiques dévoués que d'entendre une telle parole tomber de vos lèvres épiscopales ! Car, en proclamant M. Mercier martyr de la foi catholique, vous décrêtez du coup que ses adversaires sont des ennemis de l'Eglise.

Ennemi de l'Eglise, l'honorable M. de Boucherville, ce grand chrétien et ce grand honnête homme autour de qui se sont ralliés, en un jour de crise nationale, tous les bons citoyens !

Ennemis de l'Eglise, ces journalistes catholiques, qui

peuvent commettre des erreurs, sans doute, mais qui aiment et qui veulent servir avant tout et jusqu'à leur dernier soupir la cause sacrée de cette Eglise romaine dont ils sont fiers d'être les fils.

Ennemis de l'Eglise, cette masse d'électeurs catholiques qui ont voté, par devoir de conscience et, d'honneur civique, la déchéance d'un ministre prévaricateur !

Ennemie de l'Eglise, cette catholique et française province de Québec qui, par une écrasante majorité, a renversé du pouvoir un homme dont le gouvernement était devenu synonyme de ruine et de déshonneur !

Non ! non ! monseigneur, permettez-nous de vous le dire avec un profond respect et une profonde tristesse, vous n'avez pas le droit d'infliger de loin cette injure à des enfants de l'Eglise qui combattent tous les jours pour sa cause, qui se réjouissent de ses joies et gémissent de ses douleurs, qui verseraient, au besoin, leur sang pour elle, et dont le seul crime est d'avoir renversé un ministère à la Panama, qui nous conduisait à la ruine financière et à la honte nationale !

Cette injure, non préméditée et non voulue de votre part, nous le savons bien, mais tout de même très réelle et très cruelle, elle atteint bien des nobles têtes et bien des fronts vénérables. Elle frappe des milliers de catholiques ; elle frappe presque tout notre clergé, dont les sympathies et les vœux nous ont soutenus, il y a un an, dans notre guerre aux vautours politiques du régime tombé ; elle frappe nos évêques, qui ont honoré de leur estime le vainqueur de M. Mercier, M. de Boucherville, un des catholiques les plus illustres de notre pays.

Si vous en doutez, monseigneur, consultez vos vénérables frères de l'épiscopat canadien : demandez-leur si nous sommes des sectaires et des persécuteurs de l'Eglise ; demandez-leur si M. Mercier était le type du héros chrétien que vous avez cru voir en lui. L'Eglise de Chartres est une sœur aimée de notre Eglise canadienne, et nous nous soumettons avec confiance à la réponse que celle-ci pourra faire à cette Eglise, qui lui est unie par une antique alliance.

Les amis que M. Mercier s'est faits là-bas peuvent bien le féliciter de son acquittement. Mais profiter de l'occasion pour insulter ceux qui l'ont combattu, c'est trop fort !

Que Mgr l'évêque de Chartres nous pardonne la véhémence de cette réponse à sa lettre, rendue publique peut-être sans son aveu. Nous sommes catholiques, nous aimons l'Eglise de toutes les forces de notre âme, et lorsqu'un illustre évêque de cette France qui, après l'Eglise, a été notre seconde mère, s'en vient nous dire qu'en combattant les turpitudes du régime Mercier nous avons combattu l'Eglise, dont nous nous efforçons tous les jours de servir la cause, alors l'amertume déborde de notre cœur, et nous demandons à ce vénérable prélat en quoi nous avons mérité cette flétrissure qu'il nous inflige, à travers l'océan, sans nous connaître, sans connaître les faits ; sans se rendre compte de la grande portée qu'on va donner à sa haute parole.

Nous ne trouvons guère que deux plaisirs dans notre intérieur : celui d'en sortir et celui d'y rentrer.

La femme et l'homme vont ensemble, comme la chaîne et le boulet.

Le malheur de l'égalité, c'est que nous ne la voulons qu'avec nos supérieurs.